

NEW EUROPE COLLEGE



*LOST IN SPACE*

Edited by Augustin Ioan

This volume is published by the New Europe College as  
part of the RELINK publication series

Copyright © 2003 – New Europe College

ISBN 973-85697-6-1

# PRATIQUES D'ESPACES, RÉCITS DES LIEUX

CIPRIAN MIHALI

*Le quotidien s'invente avec mille manières de  
braconner.*

Michel de Certeau

La vie quotidienne a lieu dans un espace qui n'est ni l'espace géométrique et abstrait des mathématiques, ni l'espace subjectif de la perception, absolument individuel et incommunicable. Elle se passe dans et, en même temps, elle produit un espace hétérogène, dans un processus infini de production et d'usure réciproque, où les configurations se font, se défont et se refont sans cesse et sans loi préétablie, sans causalité et sans finalité prévisible.

Nous essayerons de suivre ce double mouvement de production quotidienne de l'espace de la vie de chaque jour, en prenant appui dans quelques théories contemporaines, telles qu'elles ont été élaborées par des auteurs comme Henri Lefebvre, Michel Foucault, Gilles Deleuze, Jean-Luc Nancy et notamment Michel de Certeau. Ces théories témoignent d'un changement radical dans les approches actuelles de l'espace, synonyme d'une sensibilité autre envers la vie quotidienne et devant les défis que celle-ci lance à la pensée philosophique et sociale du XX<sup>ème</sup> siècle. Cette sensibilité est clairement

exposée par Michel Foucault dans un texte devenu déjà classique dans les analyses contemporaines de l'espace:

... L'inquiétude d'aujourd'hui concerne fondamentalement l'espace, sans doute beaucoup plus que le temps ; le temps n'apparaît probablement que comme l'un des jeux de distribution possibles entre les éléments qui se répartissent dans l'espace (3, p. 754).

Deux idées guideront alors notre démarche : d'abord, l'idée que l'espace (intérieur ou extérieur, individuel ou commun) du monde vécu est un espace hétérogène et stratifié ; ensuite – et c'est l'idée qui nous retiendra plus longuement dans les pages qui suivent – que cette hétérogénéité est produite incessamment à travers des techniques plurielles et anonymes, dans un mouvement perpétuel de localisation et de dislocation, de territorialisation et deterritorialisation, qui décrit ainsi la condition événementielle de l'espace.

Michel de Certeau est l'auteur d'une des plus importantes théories sur le quotidien de ces dernières décennies ; il est parmi les rares auteurs (avec Henri Lefebvre, Erving Goffman, Alfred Schutz, Humberto Giannini etc.) à avoir consacré des travaux explicites à ce sujet. L'importance de son travail est directement proportionnelle à la difficulté de classer sa théorie dans *une* discipline ; ainsi, il est revendiqué habituellement par la sociologie, mais parmi ses références on trouve les noms d'Aristote, de Freud, Wittgenstein ou Foucault. D'autre part, dire simplement qu'il est philosophe, ce serait encore excessif, puisque l'ouvrage auquel nous ferons référence ici et qui reste l'un de ses textes majeurs – *L'invention du quotidien* – est écrit à partir des recherches sociologiques menées dans les années '80 et il est élaboré dans une conceptualité explicitement sociologique. Enfin, les historiens, les géographes

ou les linguistes pourraient y trouver des idées très pertinentes pour leurs recherches. Au-delà de toute classification (et qui est, par ailleurs, la chose la moins importante dans une analyse comme la nôtre), Certeau nous offre, dans un livre en deux tomes<sup>1</sup>, un travail de restitution des manières d'être et de faire de l'homme ordinaire, pris dans la trame innomée du quotidien. Luce Giard, qui établit et qui présente ce livre, offre une motivation à la démarche de l'équipe de recherche conduite par Michel de Certeau (1, IV<sup>ème</sup> couverture) :

La raison techniciste croit savoir comment organiser au mieux les choses et les gens, assignant à chacun une place, un rôle, des produits à consommer. Mais l'homme ordinaire se soustrait en silence à cette conformation. Il invente le quotidien grâce aux arts de faire, ruses subtiles, tactiques de résistance par lesquelles il détourne les objets et les codes, se réapproprie l'espace et l'usage à sa façon. Tours et traverses, manières de faire des coups, astuces de chasseurs, mobilités, mises en récit et trouvailles de mots, mille pratiques inventives prouvent, à qui sait les voir, que la foule sans qualité n'est pas obéissante et passive, mais pratique l'écart dans l'usage des produits imposés, dans une liberté buissonnière par laquelle chacun tâche de vivre au mieux l'ordre social et la violence des choses.

La prémisse fondamentale du livre est que dans une société de consommation comme la nôtre, les individus anonymes ne se soumettent pas passivement aux impératifs que les institutions et les structures sociales leur imposent. Au contraire,

---

<sup>1</sup> Le premier tome de *L'Invention du quotidien* (Union générale d'éditions, coll. 10-18, Paris, 1980) s'appelle *Arts de faire* et le deuxième *Habiter, cuisiner*. Nous utiliserons ici seulement le premier tome de cet ouvrage.

ils inventent, par des innombrables tactiques, l'espace de leur vie de chaque jour, les lieux de leurs actions, selon des combinaisons originales, inattendues et imprévisibles, de pratique et de narrativité, de gestes et de récits. Les manières quotidiennes de faire, que Certeau appelle encore « arts », ne constituent pas le fond noir de nos activités sociales, mais créent leur trame élémentaire, à l'intérieur de laquelle se nouent les techniques d'usage, de consommation et de production de la réalité. C'est, par ailleurs, l'idée qui soutient l'étude des espaces et des lieux quotidiens, une étude qui partage à la fois des prémisses wittgensteiniennes, freudiennes ou foucauldiennes.

### **La production bricolante des lieux**

#### *Invention, techniques, braconnage*

La phrase proposée en exergue de notre étude rend avec fidélité l'intention de Michel de Certeau : « Le quotidien s'invente avec mille manières de braconner ». Trois remarques au moins pourraient être faites en marge de cette phrase :

– d'abord, l'idée que la vie quotidienne est une *invention* ; cette idée n'est pas, en fin de compte, propre à la démarche de Certeau, elle peut être retrouvée dans la plupart des recherches des années 60 et 70 sur le quotidien, liées aux noms d'Henri Lefebvre, Erving Goffman, Alfred Schutz ou Anthony Giddens. Ces auteurs rompent avec l'idée structuraliste et structuraliste de l'existence des cadres formels de la vie quotidienne, qui pourraient être découverts et hypostasiés par une technique scientifique ou spéculative adéquate. L'invention présuppose des habilités, des projets et des moyens appropriés, ce qui élimine du coup tant l'idée de la spontanéité, que celle de la passivité de l'homme ordinaire ;

– deuxièmement, l'invention du quotidien se fait à travers des « combinatoires d'opérations qui composent... une

'culture' » (1, p. XXXIV) ; il s'agit donc d'une *rationalité* qui se déploie à la surface de la vie de chaque jour dans une culture « populaire », mais qui ne se soumet pas toujours à la rationalité formelle ou logique des systèmes métaphysiques ou à l'action des institutions qui sont engendrées par cette rationalité. L'approche du quotidien passe par l'exhumation « des modèles d'action caractéristiques des usagers dont on cache, sous le nom pudique de consommateurs, le statut de *dominés* (ce qui ne veut pas dire passifs ou dociles) » (1, p. XXXVI). Le chercheur s'emploie, en conséquence, à l'étude de ce double processus de domination et d'insoumission dont se trame la vie quotidienne et sa spatialité et dont on décrira quelques avatars dans les pages qui suivent ;

– enfin, nous avons à faire avec l'idée surprenante (mais ce n'est une surprise que pour un regard hâtif) du « braconnage ». En dépliant cette idée, nous découvrirons ses deux facettes : d'une part, l'idée de la *chasse*. En effet, l'homme ordinaire est un chasseur (et nous verrons un peu plus loin comment cette idée est développée dans l'analyse des tactiques quotidiennes) qui est à l'affût de l'occasion favorable, du moment propice de son action. Ni activité proprement dite, ni passivité, ni acte théorique, ni élaboration prospective, ni spontanéité, ni pratique effective – sans cesser, pourtant, d'être tout cela en même temps –, l'affût, l'acte de guetter le *kairos*, est l'attitude qui caractérise le mieux l'homme quotidien, pris dans une temporalité et une spatialité hétérogènes, où l'on compte sur l'opportunité, c'est-à-dire sur l'heureuse conjonction du temps et de l'espace.

Mais, d'autre part, « braconnage » veut dire aussi chasse *hors* la loi. L'idée de l'illégalité de l'action anonyme et miniaturale renvoie à la théorie foucauldienne du pouvoir ou, plus précisément, de la microphysique du pouvoir. Certean

partage la thèse de Michel Foucault selon laquelle le pouvoir se distribue moins dans des « institutions localisables, expansionnistes, répressives et légales », qu'en « dispositifs » qui ont « vampirisé » les institutions et qui ont réorganisé le fonctionnement du pouvoir. Ces dispositifs assurent la production et le quadrillage de la surveillance à tous les niveaux de la société et, en même temps, garantissent l'anonymat de cette surveillance. Mais, en contrepois à ces dispositifs, il y a les procédures simples et innombrables, elles aussi anonymes et minuscules, qui détournent de manière rusée et imprévisible cette production de la surveillance généralisée pour créer d'autres règles d'appropriation et de réappropriation de l'espace social. Démarche foucauldienne donc, tant qu'il faut repérer les opérations microbiennes qui prolifèrent à l'intérieur des structures technocratiques, mais démarche propre et originale dès qu'il ne s'agit plus d'étudier la transformation de l'ordre (et de sa violence) en technologie disciplinaire, mais de découvrir « les formes subreptices que prend la créativité dispersée, tactique et bricoleuse des groupes et des individus pris désormais dans les filets de la 'surveillance' » (1, p. XL), autrement dit, la logique de ces pratiques anti-disciplinaires et anti-idéologiques, fragmentaires et créatives.

Le braconnage n'est pas, en définitif, la propension vers l'illégalité de l'homme ordinaire dans ses actes et ses gestes habituels, mais la manière même d'être quotidiennement : réponse propre à l'autorité et à la pression de la loi, tempor(al)isation et espacement des représentations officielles, formelles, du temps et de l'espace. Il ne s'agit pas donc d'une infractionnalité potentielle dont il faudrait maintenant vanter les mérites anarchiques et subversifs, contre la dissémination muette et insidieuse du pouvoir dans la société. Il faut plutôt voir dans ce type de démarche théorique la description et



l'analyse de l'hétérogénéité de la vie quotidienne dans le monde moderne et de la prolifération des modèles (infiniment divers et indéfiniment marginaux), résistant à toute proposition ou imposition de centralité qui enfermerait les gens (sous leurs différents « noms » : producteurs, consommateurs, clients, piétons, voyageurs, habitants etc.) dans une économie unique du social<sup>2</sup>.

*Trajectoires, stratégies, tactiques*

Le monde quotidien est un monde dynamique par excellence et dominé par une apparente incohérence par rapport à l'action des institutions sociales. Cette incohérence est apparente dans la mesure même où ce monde échappe à la prise statistique et au réglage hiérarchique ; plus encore, uniformisé par des mécanismes formels, l'hétérogénéité quotidienne ronge ces mécanismes et les déplace sans cesse, les traverse d'une manière plus ou moins aléatoire et subversive, en imposant sa logique alternative et concurrentielle. Certeau décide d'appeler « trajectoires » ces mouvements (ou « transcriptions ») que les individus et les groupes effectuent dans le cadre social et les définit comme « l'unité d'une

---

<sup>2</sup> Cette idée renvoie encore une fois à l'inspiration foucauldienne de la pensée de Certeau. Dans son texte sur l'espace, Foucault le dit d'une manière assez nette : « L'espace dans lequel nous vivons, par lequel nous sommes attirés hors de nous-mêmes, dans lequel se déroule précisément l'érosion de notre vie, de notre temps et de notre histoire, cet espace qui nous ronge et nous ravine est en lui-même aussi un espace hétérogène. Autrement dit, nous ne vivons pas dans une sorte de vide, à l'intérieur duquel on pourrait situer des individus et des choses. Nous ne vivons pas à l'intérieur d'un vide qui se colorerait de différents chatoulements, nous vivons à l'intérieur d'un ensemble de relations qui définissent des emplacements irréductibles les uns aux autres et absolument non superposables » (3, p. 754-755).

succession diachronique de points parcourus et non pas la figure que ces points forment sur un lieu supposé synchronique ou achronique » (1, p. 58). La trajectoire devrait rendre compte, dans un premier moment, des comportements que les « consommateurs » adoptent dans la production et la consommation du temps et de l'espace quotidiens ; mais elle s'avère insuffisante comme instrument théorique, puisqu'elle induit l'image d'un plan sur lequel on pourrait tracer des lignes réversibles, alors que l'action quotidienne est irréversible, tant par les effets qu'elle produit, que par les occasions qu'elle aurait exploitées ou manquées. La trajectoire remplace l'articulation temporelle des lieux avec une suite spatiale de points, réduisant la pratique, les actes, les performances à la contemplation, aux traces et aux reliques.

C'est pourquoi un nouveau moyen de travail s'impose, où les termes opératoires seront la « stratégie » et la « tactique » ; ces deux termes sont cruciaux dans l'analyse de la spatialité quotidienne et leur distinction représente l'un des points d'originalité dans la pensée de Certeau. En ce qui concerne notre démarche, cette distinction permet de mieux mettre en évidence la production des hétérogénéités spatiales et la dimension événementielle (l'avoir-lieu) du quotidien.

La *stratégie* est « le calcul (ou la manipulation) des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir (une entreprise, une armée, une cité, une institution scientifique) est isolable » (1, p. 59). Deux idées sont à retenir de ce fragment – sans les approfondir véritablement, car leur étude nous éloignerait trop de notre propos et mériteraient une approche bien différente de celle que nous menons ici : l'idée de la *calculabilité* et celle de l'*isolabilité* qui se trouvent en fait à la base même de la subjectivité moderne. En effet, il n'y a pas de sujet sans la

possibilité de ce calcul (qui ne se réduit point au calcul mathématique, mais qui emprunte beaucoup de sa logique) et sans le projet – devenu la raison essentielle de la modernité – d’isoler ce sujet, d’établir une limite claire entre un intérieur et un extérieur, par un acte de volonté et de puissance/pouvoir.

Ce qui détermine donc la stratégie est la possibilité de délimiter le sujet qui agit, par la postulation d’un *lieu* qui peut être circonscrit comme *propre* et à partir duquel peuvent être établies des relations avec une extériorité de cibles et de menaces. Lieu propre et extériorité sont les déterminations de tout pouvoir institutionnalisé, qu’il soit politique, militaire, économique ou scientifique ; le geste d’isolement, de retranchement sur son lieu propre et ensuite d’expansion est un geste de force, associé à une rationalisation complète de la situation et au calcul précis de ses conséquences. Agir stratégiquement c’est maîtriser l’espace de trois manières :

– Par la victoire du lieu sur le temps ; la stratégie cherche la stabilité et la capitalisation des victoires obtenues, le contrôle de la variabilité et du hasard introduit par le temps, l’annihilation de la surprise de l’événement ;

– Par la maîtrise visuelle des lieux. A partir d’un lieu stable, il devient possible d’exercer une « pratique panoptique », grâce à laquelle le lointain est rapproché et approprié, et les forces étrangères sont transformées en objets contrôlables par le regard. Le lieu stable décide la limite entre intérieur et extérieur, la stabilisation dans une intériorité expansive et l’action sur une extériorité à conquérir ;

– par la capacité de lire l’espace, de « transformer les incertitudes de l’histoire en espace lisibles » (1, p. 60) ; la localisation et la visibilité permettent la connaissance de l’espace, une connaissance devenant savoir, complémentaire et amplificateur du pouvoir.

### 3. *Public Place – Private Spaces / Loc public – Spații private*

La vie quotidienne, en revanche, semble animée moins par des intérêts stratégiques, que par des préoccupations « tactiques ». La définition de la *tactique* passe par la même référence au lieu propre, mais cette fois de manière négative. Autrement dit, la tactique est l'action menée dans l'absence d'un propre, idée qui peut se déployer à travers un certain nombre de conséquences :

– On ne peut plus distinguer entre une intériorité et une extériorité, il n'y a plus de centre et de limite isolante et isolable ;

– Il n'y a pas une autonomie de l'action, qui serait gérée à partir d'un centre de décision et sur un champ déterminé d'opérations ;

– Sans un lieu propre, la tactique opère constamment sur un terrain « impropre », le terrain de l'autre, toujours étranger et étrange (« *unheimlich* », dans les multiples sens que ce terme a pu recevoir dans une célèbre analyse freudienne...), toujours à découvrir et à conquérir ;

– de cette idée en découle une autre : l'action a lieu selon la loi et les règles de l'autre, elle dépend des mouvements de l'autre, l'action est toujours, dans un certain sens, réaction. C'est pourquoi celui qui agit tactiquement ne peut pas prendre ses distances, ne peut pas se retirer, voir et prévoir correctement. Il lui manque donc le regard en survol du stratège, il ne voit que dans sa proximité (temporelle et spatiale) et dépend de ce qui entre dans son champ visuel ; son action est mouvement « à l'intérieur du champ de vision de l'ennemi », selon l'expression de von Bulöw, reprise par Michel de Certeau. La tactique « n'a donc pas la possibilité de se donner un projet global ni de totaliser l'adversaire dans un espace distinct, visible et objectivable » (1, p. 61).

La différence entre les deux – stratégie et tactique – est finalement une différence de pouvoir et de rapport au pouvoir :

Sans lieu propre, sans vision globalisante, aveugle et perspicace comme on l'est dans le corps à corps sans distance, commandée par le hasard du temps, la tactique est déterminée par *l'absence de pouvoir* comme la stratégie est organisée par le postulat d'un pouvoir (1, p. 62).

La tactique est donc spécifique à l'homme pris dans l'affairement quotidien, inséré dans la trame des micro-événements et des occasions dont il doit profiter pour survivre. L'absence de lieu propre oblige à une mobilité permanente et à la révision ininterrompue des méthodes d'action. Rien n'est gagné définitivement, rien ne devient propriété inaliénable, tout se joue par des coups de chance, d'habileté, d'endurance. Le tacticien essaie de profiter des trous apparus dans les filets du pouvoir stratégique, en braconnant et en créant des surprises, en restant toujours à l'affût et en agissant avec souplesse et rapidité.

Ceci dit, l'absence de lieu propre n'est pas synonyme d'une absence de maîtrise sur l'espace dans la vie quotidienne. Par contre, elle relève plutôt d'une production incessante des lieux et des espaces, d'une stratification permanente des significations qui accompagne cette production. L'homme pris dans son affairement routinier repousse par des milliers de gestes infimes et transgressifs les restrictions qui lui sont imposées ; il arrive par cette gestualité à moduler le quadrillage formel des institutions qui gèrent le social et à lui offrir une dimension « vivable » et donc adaptée à ses besoins et à ses projets.

Il y a une dépendance réciproque entre la stratégie et la tactique, entre les institutions du pouvoir et la vie quotidienne

des « consommateurs » – ou, dans les termes d’Henri Lefebvre, et dans un registre un peu différent de celui traité ici, entre les représentations de l’espace, d’une part, les pratiques spatiales et les espaces des représentations, d’autre part (cf. 4). La puissance du « fort » réside dans son lieu, dans sa position de supériorité, dans la visibilité et l’efficacité de ses gestes. La puissance du « faible » provient de son invisibilité et de sa capacité de feindre, de détourner, de s’adapter plus facilement au terrain ; chacun tient compte des avantages et des faiblesses de l’autre dans cette perspective agonale sur la société. Le combat entre les deux « camps », l’un clairement identifié et localisé, l’autre diffus et anonyme, est un combat pour l’appropriation de l’espace, donc pour sa transformation en lieu propre.

D’une part, il y a la *stratégie*, qui travaille effectivement sur l’espace :

- a) en instituant un lieu propre du pouvoir (par l’appropriation d’un lieu stable, visible et protégé) ;
- b) en élaborant des lieux théoriques (systèmes, discours totalisants, loi, règlements, des « représentations de l’espace », formelles et idéologiques) grâce auxquels
- c) on peut distribuer des forces dans un ensemble articulé de lieux physiques.

Triple action donc, sur l’espace du pouvoir, du discours et sur l’espace physique, qui vise l’attribution d’un lieu à chaque élément subordonné et la stabilisation des lieux ainsi tracés contre l’érosion induite par le temps et contre la surprise provoquée par l’événement. L’espace l’emporte sur le temps, par la présupposition (née d’une contrainte plutôt que d’un choix délibéré) d’une suspension de l’éphémère et du chronologique.

D'autre part, il y a la *tactique* et le comportement routinier de l'individu et du groupe anonyme. Le rapport à l'espace est différent et il reste soumis à la temporalité dans son déploiement hétérogène et irréversible. Le temps y est présent dans ses séquences minimales, en tant que succession des coups, des durées et des rythmes. La stabilité cède le pas devant la rapidité du coup, la perspective devant l'orientation, la construction fait lieu au bricolage, le plan à l'improvisation.

Mais cette distinction ne se présente peut-être jamais dans une forme aussi nette ; en effet, il n'y a pas de « pureté » dans les deux types d'agir et de rapport à l'espace. Plutôt que d'y voir deux structures figées et opposées, il vaut mieux les comprendre comme tendances ou processus jamais achevés, chacun empruntant des procédures de l'autre, chacun comptant sur les avantages de l'autre. Ou, dans les termes de Certeau,

même si les méthodes pratiquées par l'art de la guerre quotidienne ne se présentent jamais sous une forme aussi tranchée, il n'en reste moins que des paris sur le lieu ou sur le temps distinguent les manières d'agir (1, p. 63).

En ce qui concerne notre propos, cette distinction entre stratégie et tactique est censée entamer un autre type de débat sur l'espace et sur le lieu. Elle nous permet tout d'abord de mettre en évidence un espace dont la compréhension ne se laisse pas réduite à la détermination de ses propriétés physiques. Aussi, il n'est pas non plus un espace immédiatement lisible ou transparent, ce qui permet à sa composition hétérogène d'engendrer des pratiques étrangères aux totalisations géométriques ou géographiques, aux constructions panoptiques ou théoriques. Cette résistance au panoptisme est synonyme alors d'une « étrangeté du quotidien qui ne fait

pas surface, ou dont la surface est seulement une limite avancée, un bord qui se découpe sur le visible » (1, p. 142).

Deuxièmement, les pratiques spécifiques du (au) quotidien ne sont pas seulement des pratiques repérables en tant que trajectoires ou concevables en tant que tout unitaire. Elles engagent un autre type de spatialité, imbriquée dans les tissus anthropologiques, mythiques, poétiques, imaginaires etc., de l'expérience de chaque jour. Cette spatialité, Certeau se propose de l'analyser en prenant comme objet de recherche le cas exemplaire de la ville habitée.

Avant de traiter brièvement de la spatialité urbaine<sup>3</sup> dans la deuxième partie de cette étude (et pour illustrer la production narrative des lieux), nous pouvons introduire déjà la distinction proprement dite entre *espace* et *lieu*. Selon Certeau, cette distinction suit à celle entre stratégie et tactique ; ainsi le lieu est « l'ordre (quel qu'il soit) selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence » (1, p. 173). Les lieux sont gouvernés par la loi du propre, chaque chose a sa place et il n'est pas possible pour deux choses de se trouver à la même place. Le propre veut dire ici, suivant la logique amorcée dans le cas de la stratégie, la possibilité

---

<sup>3</sup> La phrase qui pourrait nous guider dans cette entreprise de réflexion sur l'espace urbain pourrait être celle-ci : « Ville est le lieu où a lieu autre chose que le lieu » (Jean-Luc Nancy, dans un séduisant essai sur la condition (post)moderne de l'urbanité : *La Ville au loin*, Mille et une nuits, Paris, 1999, p. 45) ou bien cette autre : « Une ville n'est ni un 'Château' producteur d'officialité discursive... ni un temple..., ni une prolifération isotope d'inhabitations. Elle est expérience et elle invente des expériences, elle est l'espace et aussi l'espacement des expériences : qui sont plurielles, sans modèle absolu et sans forme commune, sans circonscription transcendantale, et pourtant pas sans sens – au contraire : qui sont recueils de sens dans la communauté des expériences et des existences » (6, p. 100-101).



d'établir une limite entre une chose et une autre, une limite qui la définit en tant que chose stable et distincte. L'espace, en revanche, renvoie plutôt à la dynamique, à la direction et à la variabilité, il est indissociable des mouvements qui y (mais, justement, que veut dire ce « y » spatial dans ce cas ?...) ont lieu et qui le traversent de part en part ; il se construit à la rencontre des diverses tendances et tensions qui le rendent ambigu et lui réduisent la stabilité.

Est espace l'effet produit par les opérations qui l'orientent, le circonstancient, le temporalisent et l'amènent à fonctionner en unités polyvalentes de programmes conflictuels ou des proximités contractuelles (1, p. 173).

Par cette temporalisation même, l'espace se défait et s'ouvre, il ne se laisse plus enfermé dans les limites d'une identité fixe et univoque, tout en perdant ainsi la dimension du propre. Chaque chose a son lieu (propre), mais elle se meut (et signifie) dans l'ouvert d'un espace. Ce qui est tracé ou imposé comme lieu d'une chose, d'un bâtiment, d'une ville, est « lu » différemment et incessamment par ceux qui pratiquent le lieu, est donc soumis à la temporalisation (qui est aussi temporisation, retard, différence) et à la spatialisation (qui est à son tour espacement, écartement, dis-location).

Le terme de « lecture » introduit ici l'analogie à la langue, une analogie qui nous servira pour passer au deuxième volet de ce texte. En effet, Certeau utilise souvent cette analogie avec les termes structuralistes d'origine saussurienne, en considérant que

tout récit est un récit de voyage – une pratique de l'espace... Ces aventures narrées, qui tout à la fois produisent des géographies d'actions et dérivent dans les

### 3. *Public Place – Private Spaces / Loc public – Spații private*

lieux communs d'un ordre, ne constituent pas seulement un 'supplément' aux énonciations piétonnières et aux rhétoriques cheminatoires. Elles ne se contentent pas de les déplacer et transposer dans le champ du langage. En fait, elles organisent les marches. Elles font le voyage, avant ou pendant que les pieds l'exécutent (1, p. 171).

L'espace est alors pour le lieu ce que le langage parlé (la parole) est pour la langue comme système de signes: il est essentiellement une pratique des lieux – de même que la parole est une pratique et une actualisation des possibilités des mots du système langagier. Un même lieu, une rue au centre ville, par exemple, peut produire de multiples espaces, selon l'usage qui en est fait: espace commercial, espace de loisir, espace de célébration ou espace de revendication sociale etc. Entre tous ces espaces il y a communication, passage et même transgression; il y a des rituels de passage de l'un à l'autre, régis par des règles de signifiante. Mais il y a aussi passage entre le lieu et l'espace et cela dans les deux sens: *du lieu vers l'espace*, par la multiplication des significations du lieu, par la diversification de la lisibilité du propre, par l'introduction de l'élément dynamique et de l'équivoque dans la construction et la disposition des choses. Ce passage se produit sous la forme de l'événement, heureux ou tragique, attendu ou imprévisible, du glissement du temps sous la croûte de la fixité locale. De l'espace vers le lieu, par l'immobilisation d'une signification dominante, par la limitation et même la clôture du jeu des éléments *dans* l'espace, « par la mise à mort (ou mise en paysage) des héros transgresseurs de frontières et qui, coupables d'avoir attenté à la loi du lieu, en fournissent la restauration par leur tombeau » (1, p. 174).

Mais ce qui fait communiquer le mieux espace et lieu c'est le *récit*. C'est bien le récit (dans ses innombrables formes, de

la petite bavarde au coin de la rue jusqu'aux grands récits de fondation inscrits dans les monuments d'un peuple) qui assure cette circulation du sens et qui organisent les jeux du passage de l'immobile vers le mobile, du simultané au successif et réciproquement. En venant de l'espace, le récit identifie des lieux et, une fois ceux-ci institués, il permet en retour l'effectuation d'espaces.

### **La production narrative de l'espace**

Le passage du lieu à l'espace et inversement met en jeu l'élément narratif comme élément spatialisant par excellence et fait des pratiques signifiantes un type privilégié d'action dans la production de l'espace. L'analogie avec la dimension linguistique de cette production permet désormais de parler d'espaces et d'opérations spatialisantes, d'actions narratives organisatrices d'espace et non plus d'espace ou de système spatial. De même que le « braconnage » quotidien des hommes ordinaires dans des situations routinières, les pratiques signifiantes contribuent à la production proliférante des espaces et nous éloignent définitivement d'une représentation scientiste de l'espace du monde vécu. Le striage<sup>4</sup> incessant induit dans la vie de chaque jour par les actions anonymes des marcheurs/parleurs représente une force d'opposition aux projets institutionnels de lissage de l'espace, à travers lesquels il est

---

<sup>4</sup> Cf. la célèbre distinction entre l'espace lisse et l'espace strié, in Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Minuit, Paris, 1980. Pour ces auteurs, la ville même est une immense force de striage, force de fermeture d'une surface et de répartition des points sur un plan : « A l'inverse de la mer, [la cité] est l'espace strié par excellence ; mais de même que la mer est l'espace lisse qui se laisse fondamentalement strier, la cité serait la force de striage, qui redonnerait, repratiquerait partout de l'espace lisse, sur la terre et dans les autres éléments – hors d'elle-même, mais aussi en elle-même » (2, p. 601).

rendu visible en tant que disposition stable des lieux maîtrisables.

Ce striage peut être décrit maintenant par deux types d'action narrative dans la vie quotidienne, selon l'opération qui est à accomplir : identification de lieux ou effectuation d'espaces. Ainsi, on peut analyser, d'une part, le récit localisant en terme de description cartographique, lorsqu'il s'agit de repérer et de classer les lieux, d'établir un ordre dans la connaissance des lieux ; de l'autre part, l'action spatialisante est prise dans un récit de voyage qui organise les mouvements et les situe dans la succession de leur déploiement. Il y a donc une première fonction de la narration qui *privilégie la vue* et crée des tableaux ou des cartes, et une deuxième fonction qui *favorise le marcher* en produisant les parcours ou les itinéraires. Voir et aller sont les deux tactiques élémentaires à travers lesquelles s'organise l'espace quotidien. Elles rendent possible et nécessaire la multiplicité des dimensions qui articulent la vie de chaque jour et des significations qui se conditionnent et se présupposent réciproquement. L'espace quotidien est à la fois un espace vécu et raconté, il n'est vécu et signifié que dans la mesure où il est raconté ; de même, il n'y a pas de lieu qui ne porte pas en soi et avec soi, dans le temps et contre lui, sa propre histoire, toujours ouverte et toujours à réécrire. Il ne s'agit pas, en suivant une telle démarche (en quelque sorte symétrique à celle institutionnelle), de « monumentaliser » les espaces quotidiens ou d'heroïser le geste banal, répétitif et apparemment insignifiant de l'homme ordinaire, de même qu'il ne s'agit pas de transformer les petites conversations ou polémiques quotidiennes en romans d'aventures ou sagas historiques. Mais ce foisonnement narratif trame inextricablement la lisibilité des espaces et des lieux, l'enchaînement anonyme et toujours différent des récits trace

les bornages des lieux, les voisinages spatiales, les stratifications signifiantes, les articulations du sens même du monde vécu ; grâce à cette production, l'espace se temporalise (il devient événement, tension et suspens<sup>5</sup>) et le temps se spatialise (il multiplie ses dimensions, se condense en lieux de mémoire, en archives, il se distribue ou se dissémine en strates hétérogènes et irréductibles à une signification unique). Le récit est fondateur d'espace et là où les récits disparaissent les espaces eux-mêmes s'évanouissent : « privé de narrations... le groupe ou l'individu régresse vers l'expérience, inquiétante, fataliste, d'une totalité informe, indistincte, nocturne » (1, p. 182).

En revenant à la distinction entre espace et lieux et aux pratiques qui leur sont associés, nous pouvons avancer et dire que le cas exemplaire d'une telle analyse est la ville. C'est en effet la ville qui allie le mieux la pratique spatiale et le concept, sa dimension métaphorique (ou porteuse de significations) et sa planification urbanistique. La ville associe le voir au marcher, la description géographique aux récits des parcours, le pouvoir stratégique aux tactiques rusées et anonymes. Tel un livre de mémoires ou plutôt à l'image du modèle de l'œuvre ouverte, la ville est un texte écrit par des auteurs dont les noms s'effacent au moment même de l'écriture, par le grouillement des pas et des pratiques piétonnières singulières, innombrables et innombrables.

L'histoire en commence au ras du sol, avec des pas. Ils sont un nombre, mais un nombre qui ne fait pas série...  
Les jeux des pas sont façonnages d'espaces. Ils trament les lieux (1, p. 147)

---

<sup>5</sup> « Les lieux sont des histoires fragmentaires et repliées, des passés volés à la lisibilité par autrui, des temps empilés qui peuvent se déplier mais qui sont là plutôt comme des récits en attente et restent à l'état de rébus... », (1, p. 163).

La ville, définie par la production d'un espace propre (projet d'appropriation mais aussi projet animé par la volonté de nettoyer cet espace de toute sorte de pollutions, physiques, mentales, politiques, idéologiques, religieuses), met en jeu une pratique qui peut être encore une fois comparée à l'énonciation langagière. Par l'acte de marcher, le système urbain est réalisé spatialement, de même que par les énoncés proférés la langue devient langage et articulation des significations. Marcher (parler), c'est s'approprier le système topographique (langagier), actualiser un certain nombre de possibilités d'un ensemble spatial (de la langue), transgresser des interdictions, créer des règles nouvelles d'usage et proposer des ordres alternatifs à l'ordre donné. Espace d'énonciation, l'acte de marcher deterritorialise la ville et le reterritorialise en instituant des relations nouvelles entre les éléments du système spatial, en imposant le discontinu par le tri entre les signifiants de ce système. Ainsi, au-delà de toute carte ou plan d'une ville (carte des distributions univoques entre les signifiants et les signifiés spatiaux et locaux), l'usager de la ville introduit l'équivoque par son rapport (à chaque fois) différent aux lieux, par la sélection qu'il opère entre les lieux, en vouant « certains lieux à l'inertie ou à l'évanouissement », en créant, avec d'autres, « des tournures spatiales rares, accidentelles ou illégitimes » (1, p. 149).

Une dernière distinction s'impose à notre analyse, et qui reprend ainsi les termes lancés au début de ce texte. L'espace quotidien et ses « figures de style » qui composent la rhétorique des actions sera opposé de nouveau à l'espace géométrique des urbanistes ou des géographes, mais cette fois par la référence au sens. Ainsi, les représentations de l'espace, qui imposent un ordre technique fondé sur un système de signes élaboré intellectuellement, produisent ce qu'on pourrait appeler le « sens *propre* », normal et normatif, de l'espace. Le propre de

cet espace, effet d'une appropriation et d'une fiction de la ville au niveau du concept, travaille comme un niveau standard et remplit une fonction de référence pour tout usage particulier et de contrôle des dérivations par rapport à cette référence. Mais comme tel, il reste introuvable dans la pratique ; l'espace « *figuré* » de la vie quotidienne est la dérivation en marge du propre, l'actualisation toujours déplacée d'une virtualité spatiale sans visage. En tant que figuré, l'espace parcouru quotidiennement suit la normativité établie du sens propre construit et donné d'avance, mais en même temps la subvertit et la reconstruit selon ses intérêts et selon ses tactiques mineures. « Marcher c'est manquer de lieu », nous dit Certeau, ce qui veut dire que l'action piétonnière (énonciative) s'articulent entre les lieux d'où elle sort et les non-lieux qu'elle produit, par l'acte même de passer et de réagir à la tendance de localisation et d'appropriation spécifique au pouvoir hiérarchisé. Manquer de lieu c'est à la fois chercher toujours un lieu sans pouvoir le fixer une fois pour toutes et figurer sans cesse ce qui n'a pas de figure (figurations diverses, par des récits, des images, des symboles, des fantasmes, des œuvres d'art etc.).

L'errance que multiplie et rassemble la ville en fait une immense expérience sociale de la privation de lieu – une expérience, il est vrai, effritée en déportations innombrables et infimes (déplacement et marches), compensée par la relation et les croisements de ces exodes qui font entrelacs, créant un tissu urbain, et placée sous le signe de ce qui devrait être, enfin, le lieu, mais qui n'est qu'un nom, la Ville. (1, p. 155)

Mais cette absence du propre signifie en même temps une présence du commun dans les pratiques spatiales, dans tous

les sens que ce « commun » peut recevoir ici : commun en tant que banal, répétitif, dénué de signification majeure et unique ; commun comme ce qui s’oppose au propre et à la propriété, enfin ; et à partir d’ici, commun en tant que non-individuel et non-individualisable, partagé et partageable. Les noms communs composent les histoires et les récits d’espace (par une transformation même des noms propres et par un travail infatigable sur les significations de ces noms propres) et, grâce à ces récits, une communauté peut s’instaurer, c’est-à-dire un sens commun, partagé et disséminé dans le tissu social<sup>6</sup>. L’espace quotidien est commun dans tous ces sens : à travers les récits d’espace, une circulation permanente du sens a lieu dans les interstices du rhizome social, l’espace devenant alors ce « avoir-lieu » même de la vie quotidienne et réciproquement, tout événement (acte de faire, de marcher ou de parler, événement crée ou accident subi) se déploie en tant qu’espace du partage du sens, espacement de l’un à l’autre, de chacun vers chacun.

---

<sup>6</sup> A la limite, qui est la limite, c’est-à-dire l’épreuve par excellence pour la pensée aujourd’hui, il n’y a du sens qu’en commun et, en même temps (dans une simultanéité qui est la condition même du sens) toute communauté est communauté de sens. Mon existence, celle de chacun d’entre nous, ne reçoit du sens que s’il est transmis, communiqué, partagé (à la limite, on pourrait ajouter : que si elle, l’existence, est transmise, communiquée, partagée). La communication n’est pas seulement une conséquence du sens commun, mais ce qui distribue de façon égale à tout ce sens. Le sens est tout d’abord sens *en commun*. Le sens partagé et reconnu comme tel crée la communauté (de la famille à la communauté religieuse, politique ou nationale), par le fait que toute relation, tout lien (d’amour, de foi ou de conviction politique) suppose l’existence déjà d’un sens de cette relation qui mérite d’être partagé : «... nous représentons la communauté du sens – sa communication et sa communion – comme contemporaine de la présence réelle de tous et de toutes les choses, comme la vérité interne de cette présence et sa loi de production » (5, p. 211).



## REZUMAT

*Le quotidien s'invente avec mille manières de braconner*  
Michel de Certeau

Viața de zi cu zi se petrece într-un spațiu care nu este nici spațiul geometric și abstract al matematicilor, nici spațiul subiectiv al percepțiilor, un spațiu individual și incomunicabil. Ea are loc *într-un* (și, deopotrivă, produce un) spațiu eterogen și multiform, într-o dinamică infinită de producere și de uzură, în care configurațiile se fac și se desfac fără vreo ordine sau cauzalitate prestabilită, fără autor și proiect finalist. Luând ca punct de pornire analizele lui Michel de Certeau, acest text studiază complicitatea între practicile spațiale și cele lingvistice în scrierea neîncetată a traseelor, a povestirilor și a locurilor prin care viața cotidiană a fiecăruia și a tuturor se articulează, în efortul anonim de subvertire a strategiilor instituționale de putere, prin tactici adaptate de fiecare dată situațiilor nou create.

Spațiile cotidiene se opun astfel spațiului fizic-geometric și prin absența de propriu, prin caracterul lor *comun*, în multiplele sensuri ale acestui termen: comun ca banal, obișnuit, rutinier, dar și comun ca lipsit de nume propriu, împărtășit de toată lumea și accesibil tuturor. Lipsa de propriu este de aceea mereu miza unui efort perpetuu de figurare, de *con*-figurare a locurilor vieții de zi cu zi, de reprezentare deci a ceea ce nu are chip și nu se lasă prins într-o imagine unică și definitivă a comunității care locuiește, construiește și povestește aceste spații.

**Bibliographie**

- Certeau, M., de *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Gallimard, Paris, 1990 (première édition: Union générale des éditions, Paris, 1980)
- Deleuze, G., Guattari, F., *Mille Plateaux*, Minuit, Paris, 1980
- Foucault, M., « Des espaces autres », in *Dits et écrits*, tome IV, Gallimard, Paris, 1994
- Lefebvre, H., *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 1974
- Nancy, J.-L., *La communauté desoeuvrée*, Christian Bourgois Editeur, 1990
- Payot, D., *Des villes-réfuges. Témoignage et espacement*, Editions de l'Aube, 1992